

Avant de vous faire découvrir le contenu de ce nouveau bulletin, je vous propose un peu de la vie de notre association. Lors de notre dernière assemblée générale, au mois de mars, nous avons fait des projets pour 2014. Nous participerons au centième anniversaire de la déclaration de la Grande Guerre en publiant un ouvrage très complet sur les soldats aspois engagés dans ce conflit. Un de nos membres achève, avec l'aide documentaire précieuse des familles, la rédaction de cette publication de plusieurs centaines de pages et d'illustrations. Notre nouveau site internet est enfin achevé. Plus interactif que le précédent, il devrait être complété dans les semaines à venir par les membres de l'association qui ont reçu une formation dispensée par Arnaud Dequit de la cyberbase, créateur aussi du site. Beaucoup de documents sont en attente d'y figurer. Nous allons donc nous efforcer de les mettre en ligne rapidement. Avec ce 17ème bulletin, nous partons sur la piste des cadrans solaires encore visibles en vallée d'Aspe. L'enquête, menée par Francis Castéra, est une invitation à aller les découvrir, ou les revoir avant qu'ils ne disparaissent définitivement à moins qu'une restauration ne les sauve rapidement.

Grâce à Louis Loustau Chartez, nous retrouverons Gratien Pon, né à Lees-Athas en 1857, prêtre et fondateur du journal «Le Patriote des Pyrénées» qui deviendra «L'Eclair des Pyrénées » après la Libération. Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Maryse Darsonville

A Jackie.

Au printemps, emportée par la maladie, notre amie Jackie Pradet, nous a quittés très brutalement. Membre de notre association dès sa fondation, elle nous avait remis ses archives, en particulier une revue de presse de la vallée d'Aspe, tenue pendant de nombreuses années dans le cadre de son travail qui l'avait amené à vivre à Osse en Aspe. Sa bibliothèque de monographies valléennes est venue aussi enrichir nos fonds. Très attachée à la vallée, y venant souvent, elle participait à de nombreuses activités associatives. Tous ses amis gardent le souvenir d'une active et généreuse présence.



Abbé Gratien PON

UN PRÊTRE ASPOIS APÔTRE DU RENOUVELLEMENT CATHOLIQUE ET PATRON DE PRESSE



Gratien Pon (1857/1944)

né à Lées Athas, fondateur du journal «Le Patriote» journal qui deviendra à la Libération «L'Eclair des Pyrénées». Rares sont les habitants de la Vallée d'Aspe et de Lées Athas qui se souviennent de Gratien Pon.

Ses origines

Gratien Pon est né à Lées Athas, à la maison La Salette, en bordure du chemin de la Mâtüre, le 12 juin 1857 ; ci-dessous son extrait d'acte de naissance signé par Pierre Lapoulide maire de Lées Athas .

Je soussigné, curé en charge de la paroisse de Lées Athas, déclare que le nommé Gratien Pon, né le 12 juin 1857, à Lées Athas, commune de Lées Athas, canton d'Osse, département des Basses-Pyrénées, est le fils légitime de Monsieur Jean Pon, âgé de vingt-quatre ans, marchand, domicilié dans cette commune, lequel nous a présenté un enfant de sexe masculin, né ce jour-là, à Lées Athas, dans la maison habitée par le père et la mère, et de Madame Marie Adèle Bouchet, âgée de vingt-deux ans, ménagère, ses parents, et que nous avons fait inscrire sur le registre de la commune de Lées Athas, le 12 juin 1857, en présence de Monsieur Pierre Lapoulide, maire de Lées Athas, et de Monsieur Jean Bouchet, père de l'enfant, et que nous avons signé avec eux le présent acte de naissance après que lecture en a été faite.

Pierre Lapoulide
Maire



La Salette, maison natale de l'abbé Gratien PON
(tableau de Jacques Derrey vers 1955)

Depuis longtemps, l'exploitation des bois pour les besoins de la Marine Royale avait pris fin et le jeune Gratien n'a pas pu profiter du spectacle qu'offraient les attelages de bœufs transportant les mâts jusqu'au port d'Athas. A l'âge de quatre ans, il perd son père et est élevé par sa mère et un grand-père très sévère. Etant de famille très modeste, pour des raisons de commodité, il est scolarisé à l'école primaire d'Osse en Aspe. Il

rappellera très fidèlement le souvenir de son maître. Pour le repas de midi, il emportait de la métüre, (pain à la farine de maïs), une tranche de fromage ou une sardine. Au retour de l'école, il avait droit à du pain blanc seul ou à de la métüre avec un bout de fromage. Un jour, l'enfant se laissa tenter par le pain blanc et le fromage. Le grand-père se fâcha tellement que Gratien mentit longtemps avant d'avouer sa « faute ». Il prit alors la résolution de ne plus jamais mentir. Ses études et le Vicariat.

Comme il était bon élève, le clergé l'orienta vers des études classiques au berceau de Saint Vincent de Paul près de Dax où ses camarades le nommèrent Président à vie de leur amicale. Après des études classiques, il entra au grand Séminaire de Bayonne. Ordonné prêtre le 18 mai 1883, il fut envoyé comme vicaire à la paroisse de Pontacq puis à celle de Saint-Jacques de Pau. Les relations qu'il eut à Pontacq et à Pau lui seront plus tard très utiles.

Le professorat

En 1890, c'est le professorat au grand séminaire de Bayonne où il restera jusqu'en 1894 en qualité de professeur, puis de Directeur... Plus tard il écrira : « Je me plongeais avec plaisir dans l'étude de la chimie agricole, de la géologie et des sciences. » A ce poste de choix, il se révéla dur envers lui-même et intransigeant envers les autres. Il n'admettra ni exception, ni dérogation, obstinément insensible à toute considération humaine qui ne s'accorderait pas avec l'idée qu'il a de ses obligations professionnelles. Il constatait que les élèves admis au grand séminaire subissaient un examen devenu une simple formalité. On ne tenait compte que des notes de scolarité. Il refusa cette pratique, corrigea les copies avec un soin scrupuleux et refusa un candidat dont le niveau de culture lui parut insuffisant. Rien ne put le faire fléchir. En rentrant, il retrouva dans le train le candidat confiant et joyeux. L'abbé engagea une longue conversation et se rendit compte qu'il avait commis une grosse erreur en refusant ce candidat. Sitôt arrivé à Pau, il télégraphia à Bayonne pour qu'il soit admis. L'abbé Pon fut toujours sourd à toute pression

extérieure dans l'accomplissement de son devoir, mais il n'hésitait pas à revenir sur son jugement avec une loyauté totale dès qu'il prenait conscience d'une erreur commise ou possible.

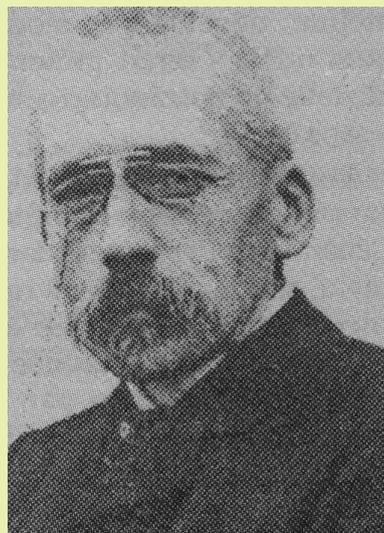
Le retour à Pau

En 1894, l'abbé Pon obtint de son évêque, Monseigneur Jauffret, l'autorisation hésitante de quitter le séminaire de Bayonne où il enseignait pour se consacrer entièrement à l'OEuvre de Presse créée à PAU par MM. Butel et Damestoy. L'autorité ecclésiastique, sceptique sur les chances de réussite, l'avait laissé partir sans un encouragement pour qu'il fût seul à assumer son projet. Arrivé à Pau, il s'installa pauvrement dans un appartement froid qui ne sera que rarement chauffé. Avec force et courage, il se lança dans cette nouvelle aventure. Il édita un hebdomadaire associé à « la Croix », « l'Union catholique » et installa son journal

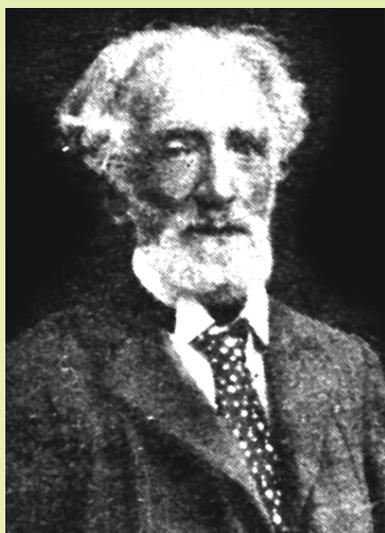
11 rue de la Préfecture, l'actuelle rue Maréchal Joffre. A cette époque, deux quotidiens se partageaient la clientèle béarnaise : « Le Mémorial », journal catholique de droite et « l'Indépendant », jeune journal républicain créé par Emile Garet. L'hebdomadaire récemment créé connut un maigre succès. Sans se décourager, l'abbé Pon le remplaça en 1896 par un quotidien « le Patriote », ce qui fut pour lui une entreprise risquée en raison de la réticence de l'Évêché, mais il y mit toute sa détermination et se révéla un grand chef d'entreprise. Le 15 avril 1896 il lance un appel en faveur de son journal. :« Il semble qu'il y ait une place pour un quotidien décidé à se vouer sans relâche à la lutte. Se tenant sur le terrain constitutionnel mais préoccupé avant tout de défendre nos croyances et nos libertés, ce journal conviera tous les Bons Français et toutes les honnêtes gens à s'unir pour le triomphe de cette grande cause ».



Directeur : Abbé Gratien Pon



Rédacteur en chef : Fernand Butel



Président du conseil d'Administration
Franck Russel



Administrateur délégué
Albert Loustalan

Ce journal aura pour ambition d'être un grand journal parfaitement informé et l'organe d'un groupement actif de militants. (Parti des honnêtes gens). Cette réalisation sera possible grâce à de nombreux dons pour une bonne œuvre. L'abbé Hourcade offrit 15000 Francs pour acheter l'imprimerie de Véronèse. De nombreuses personnalités apportèrent non seulement leur soutien moral mais aussi leur aide matérielle.

L'abbé Pon aura avec lui un collaborateur fidèle et précieux en la personne de Frank Russel, frère du Pyrénéiste bien connu. Fernand Butel assurera les fonctions de Rédacteur en chef et Albert Loustalan celles d'Administrateur délégué.

A propos d'Albert Loustalan, l'abbé Pon écrit dans ses mémoires : « ...Ce fut pour nous la plus précieuse des acquisitions. J'avais pu apprécier son intelligence claire, précise et méthodique, la distinction de ses manières, la sûreté de son jugement. Nos amis savent ce qu'il a réalisé, bien au-delà des espérances que j'avais fondées sur lui. Il a été un collaborateur de premier ordre. » L'abbé Pon lui-même s'engagera avec ténacité. « Je pris mon bâton de pèlerin et m'en allai par monts et par vaux, à pied la plupart du temps. Je me vois encore en maintes régions recueillant deux à trois abonnements par jour, après avoir parcouru d'un village à l'autre de longs kilomètres ». En 1902, l'abbé Pon Directeur du journal « le Patriote » se rendit à Vic pour recruter Simin Palay



Simin Palay

et lui confier la charge de secrétaire rédacteur du quotidien. Simin Palay s'installa alors à Gelos et y vécut jusqu'à sa mort. De temps en temps, le Directeur de l'école Normale, M. Lalanne l'invitait dans son établissement pour qu'il donne des leçons de béarnais ce qui prouve que notre langue n'était pas rejetée par l'école laïque. Il arrivait aussi que Simin Palay, félibre de premier ordre,

anime des séances de chant ou des spectacles. Il apportait un peu de joie dans la sévère maison de Lescar.

L'essor du journal

La volonté inébranlable de l'abbé fit qu'il affronta toutes les difficultés et qu'il en triompha. Il avait compris qu'un journal doit s'adresser à un public plus large que les seuls catholiques engagés. Pour recevoir plus vite les nouvelles les plus fraîches, il eut recours à un instrument tout nouveau : le téléphone. Pour que le journal soit crié dans les rues sitôt sorti des presses, il embaucha les enfants du catéchisme. Il les dota d'une « tute », trompette dont ils sonnaient allégrement. Le journal se fit une place très honorable dans le Département, fut toujours à la pointe du combat. Jusqu'en 1944, l'abbé Pon assumait la plupart des charges et resta le Directeur du « Patriote des Pyrénées ».

Les démêlés familiaux

Le caractère bien trempé de l'abbé Pon et son esprit d'indépendance firent qu'il eut à lutter longtemps contre la jalousie des journaux en place soutenus par d'éminents responsables politiques, notamment Louis Barthou



Louis Barthou

qui tonne contre les « cléricaux », prend personnellement à partie, dans ses discours, l'évêque de Bayonne Mgr Gieure « ce prince de l'Eglise qui n'a rien appris, rien oublié et profite indignement d'une loi de justice et de paix. » Nous avons peine à nous représenter la violence de ces constantes polémiques, exacerbées en période électorale. Elles dressèrent les journaux les uns contre les autres. Elles finissaient régulièrement sur les bancs de la correctionnelle. Un jour, quatre affaires intéressantes « le Patriote » furent jugées à la même audience.

Les plus sensibles épreuves vinrent du côté où on

pouvait le moins les attendre. A plusieurs reprises, l'abbé Pon s'opposa à son évêque Monseigneur Gieure notamment au sujet des publications ecclésiastiques. Le ton monta à tel point que l'évêque demanda la démission du directeur. C'est alors qu'intervint le comte de Russell. Dans une longue lettre très respectueuse, il souligne le rôle joué par l'abbé Pon et explique que son départ signifierait l'arrêt de mort du journal. Sensibilisé par les arguments de Russell, Monseigneur Gieure maintiendra le jeune abbé à son poste. (Copie des courriers échangés en annexe). Par ailleurs, la promulgation de la loi de la Séparation des Eglises et de l'Etat en 1905, sous le ministère Rouver, suscita cette déclaration de l'abbé Pon resté fidèle à l'Eglise : « L'espérance, vertu essentielle a toujours été la force de l'Eglise qui a connu tant de fois les heures sombres de la persécution et les a vécues pour se réveiller toujours plus vivante et plus grande. »

Le succès de l'entreprise, son côté social et familial. L'abbé Pon est resté fidèle à ce qu'il écrivait à son arrivée à Pau : « Le Pape recommande sans cesse aux catholiques de s'occuper du peuple, il nous engage à descendre vers les petits, vers ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. Il veut que nous les aidions, non seulement de notre argent mais aussi de notre intelligence, de la supériorité que nous donne la naissance ou l'éducation. » Le journal a vu décupler le nombre de ses abonnés et lecteurs. « Le bon Dieu est trop bon » disait souvent l'abbé Pon. « Il a béni notre expérience au delà de toutes nos espérances. » Pourquoi ne pas le dire ... Il était quelque peu effrayé du développement que prenait l'entreprise, mais il voulut que le personnel en soit le premier bénéficiaire. Des mesures à caractère social et familial furent prises sous son impulsion. Il y avait au « Patriote » des allocations familiales importantes, et tout une série d'avantages sociaux que l'on ne connaissait pas ailleurs : primes à la natalité, au mariage, à l'ancienneté, indemnités en cas de chômage. Pour les anciens ouvriers, une retraite fut constituée. D'importantes gratifications s'ajoutaient à ces mesures.

La réconciliation avec Monseigneur Gieure. Le 9 Novembre 1924, 3000 hommes se rassemblèrent à Pau pour protester contre une menace de reprise de persécutions religieuses. Avant de prendre la parole, Monseigneur Gieure entouré de notabilités, s'assura de la présence de l'abbé Pon. Il remercia les orateurs, puis après un silence significatif, il ajouta : « cette journée nous la devons à quelqu'un qui est ici, à un prêtre dont l'action persévérante au milieu

des épreuves et des difficultés a seule rendu possible cette grandiose manifestation. Je tiens à le remercier en le nommant chanoine honoraire de la cathédrale. » D'un geste de grand seigneur, avec beaucoup de délicatesse, l'évêque de Bayonne avait su jeter le voile sur un passé douloureux. L'abbé Pon se leva très ému et sans dire un mot alla tout simplement s'agenouiller devant l'évêque et demander sa bénédiction

La Presse sous l'Occupation

La presse sous l'Occupation compte dans les Basses-Pyrénées une douzaine de publications dont le Patriote, l'Indépendant, France Pyrénées. Dans le Département, trois quotidiens vont rester après la guerre : Sud-Ouest, la IVème République et l'Éclair Pyrénées. C'est grâce à Champetier de Ribes que l'Éclair obtint l'autorisation de paraître et de remplacer « le Patriote ». C'est grâce à l'abbé Pon que les abonnés de Lées Athas bénéficieront longtemps d'un tarif préférentiel.

Qui était Auguste Champetier de Ribes ? (1882/1947) Auguste Champetier de Ribes devient en 1924 député des Basses-Pyrénées et fonde une nouvelle formation politique « le Parti Démocrate Populaire » soutenu par le journal « Le Patriote »



Champetier de Ribes

Le député fut plusieurs fois ministre. Alors qu'il présidait une fête d'action catholique à côté de M. Mitterrand, ce dernier fit l'éloge du ministre en ces termes : « Monsieur Champetier appartient à une fraction du parti républicain qui ne songe pas à dissimuler son attachement à des convictions religieuses »

Le 10 juillet 1940 Auguste Champetier de Ribes refusa de voter les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Cofondateur du Mouvement « Combat », il fut arrêté par les Allemands et interné dans la Creuse d'où il s'évada. Grâce à la complicité de l'abbé Annat, associé de l'abbé Pon, Champetier de Ribes fut

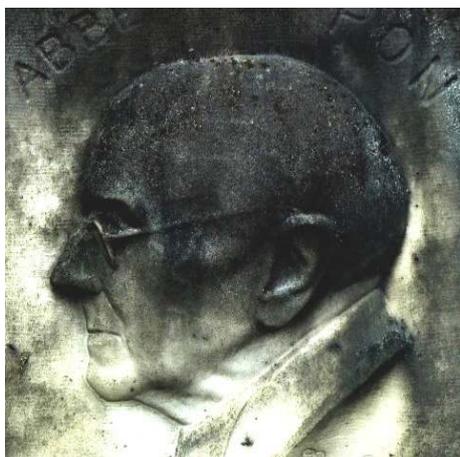
mis en sécurité au couvent des Bénédictines à Pau.

La fin d'un sacerdoce

L'abbé Pon était prévoyant. Il avait choisi l'abbé Annat pour assurer sa succession. L'évêque donna l'autorisation et l'abbé Annat se consacra à la presse. Gratien Pon avait ordonné sa vie, il ordonna sa mort avec beaucoup de tranquillité et de méthode. La première alerte de santé lui fit mesurer la gravité de son état, il en parla avec le prêtre qui l'assistait. Il fit venir son entourage, donna les dernières recommandations. Il décéda le 15 janvier 1944.

Les obsèques de l'abbé PON

Dans sa simplicité naturelle, dans le renoncement qu'il n'avait jamais cessé de pratiquer toute sa vie, même après la réussite parfaite de son œuvre magnifique, M l'abbé Pon avait réclamé dans ses dernières dispositions le minimum d'honneurs funéraires. Rien ne pouvait empêcher la population paloise de lui rendre un suprême et fervent témoignage de gratitude et de vénération. M. le chanoine Annat, son successeur au « Patriote », conduisait le deuil. Des dizaines de chanoines et de prêtres constituaient le cortège. De nombreuses personnalités politiques de tous bords étaient présentes. M. le Préfet, empêché, était représenté par Monsieur Fabre secrétaire général.



bas-relief sculpté par Ernest Gabard, sur le caveau de l'abbé Pon au cimetière de Pau

Monsieur le chanoine Domecq, curé de Saint Jacques, monta en chaire pour déclarer qu'il ne serait pas prononcé de discours afin de respecter les volontés du défunt. Il y fut simplement donné lecture de ces paroles qui sont la conclusion de ses dispositions testamentaires : « Mon souvenir à tous ceux qui m'ont aidé de leur concours et de leur amitié. Combien de prêtres sou- vent dans des conditions très humbles ont applau-

di à nos efforts et aux plus mauvais jours défendu notre œuvre. Je n'oublierai pas mes collaborateurs et amis vivant là-haut auprès de Dieu ,où j'espère arriver malgré mes imperfections et mes fautes. A tous je demande pardon de la peine que j'ai pu leur faire quelquefois par mes saillies de caractère mal réprimées. Néanmoins, ils ne doutaient pas de mon amitié pour eux . Je les en remercie . »

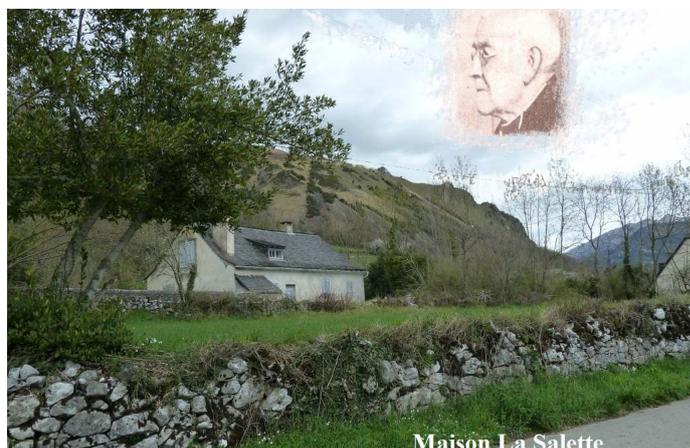
Les journaux locaux saluèrent dans des articles élogieux le courage et l'obstination de l'abbé Pon . Tous reconnurent le succès de son entreprise. Ce succès concrétise une admirable triple aventure intellectuelle, technique et humaine.

Au fil des ans, la maison La Salette reste le témoin de la vie et de l'œuvre de l'abbé Gratien PON. L'abbé Gratien Pon a vécu dans cette maison durant toute sa jeunesse. Il la donna plus tard à sa cousine Jeanne Hieret Bouchet épouse de Pierre Mayéreau , moyennant une participation aux œuvres de l'abbé.



Mr et Mme Mayéreau

En 1949, Madame Mayéreau a vendu la maison à Jacques DERREY, Premier prix de gravure de ROME en 1936.



Maison La Salette



Jacques Derrey



Maison La Salette-craie 1994- tableau de Charles Derrey (fils de Jacques Derrey)

Actuellement la maison appartient à Alcime, petit fils de Jacques Derrey . Ci-dessus, voici encore deux tableaux de Jacques et Charles Derrey dont la famille entretient la maison La Salette avec un soin jaloux à Lées-Athas :

Le travail réalisé sur la vie et l'œuvre de l'abbé Pon n'est qu'un résumé de son sacerdoce. Je n'ai pas eu accès aux vingt carnets de ses mémoires relatant les grands moments de sa riche expérience.

Sources

Je me suis largement inspiré du mémoire du chanoine Annat, des journaux d'époque. Je remercie les personnes qui m'ont donné des informations ou confié

des documents :Le Patriote, Eclair plus, M. l'abbé Harambillet de l'évêché, M Laborde Balen, M.Loustalan, M Magendie, Madame Lalanne , M.Charles Derrey.

Je remercie très particulièrement Mme Jeanne Tircazes, M. Henri Frixon, M. Gaston Sahores pour leur participation à la mise en forme des textes, la relecture et l'aide technique. Je remercie toute l'équipe de Mémoire d'Aspe et notamment Maryse Darsonville, Dany Barraud, Eric Bergez, Madeleine Lacau qui ont apporté leur contribution à l'édition de ce Bulletin.

Louis Loustau Charteiz (22 juin 2013)

ANNEXE

En 1907, l'abbé Pon, Directeur du Patriote, et l'évêque s'affrontent.

A la suite d'une polémique entre le «Patriote» et M. Carenne, au cours de la campagne électorale de 1907, des pressions furent exercées auprès de Mgr Gieure, évêque de Bayonne, contre l'abbé Pon, directeur du journal.

Le 24 septembre, l'évêque demanda même à M. Russell, président du Conseil d'Administration, de demander à l'abbé Pon de remettre sa démission. Il s'ensuivit de nombreux débats dont nous donnons des extraits. « Après un bref mouvement de résignation devant la perspective de mon départ, M. Russell se comporta avec une grande loyauté, un zèle, une amitié, dont je ne saurais lui être trop reconnaissant. Il proposa lui-même de tenir aussitôt un conciliabule à Pau entre Butel, Hourcade et Loustalan. Cette réunion eut lieu chez lui, rue Marca. Il fut convenu que l'on soumettrait à l'évêque de nouvelles observations et M. Russell, documenté par M. Loustalan, écrivit la lettre ci-dessous, où ne se trouve qu'un argument regrettable, que M. Russell introduisit sans nous le soumettre : M. Russell admettait l'hypothèse de mon départ pourvu que ce départ fût préparé de longue main et exécuté en période calme !... A part cette concession, mais qui est d'importance, ma cause était vigoureusement défendue, et il n'était guère possible, après cette démarche, à un homme tant soit peu raisonnable, de passer outre et de m'exécuter. »

M. Russell s'adresse à Monseigneur Gieure

Dès que je leur ai donné connaissance de la mesure dont l'abbé Pon était menacé, ils ont éprouvé, je ne le cacherai pas à votre Grandeur, une véritable stupeur, et l'impression unanime a été que, dans les circonstances où il se produirait, le départ de l'abbé Pon serait désastreux pour le journal et les œuvres qui s'y rattachent. Votre Grandeur, je le crains, ne se rend pas un compte exact de la multiplicité des fonctions que l'abbé Pon exerce au Patriote. Qu'il s'agisse de commander aux ouvriers du journal ou de l'imprimerie qui lui est connexe (ces deux entreprises, distinctes par le capital-actions, sont connexes par le local qu'elles occupent et par une partie du personnel : plus de 150.000 francs y sont engagés), de surveiller l'emploi d'un matériel très compliqué et délicat; de tenir la correspondance, de stimuler la fidélité des anciens abonnés ou de provoquer de nouvelles adhésions, de faire exécuter les décisions du Conseil d'Administration, de maintenir dans tout le personnel une exacte discipline tempérée par des prévenances affectueuses, toutes ces diverses tâches incombent presque exclusivement à notre Directeur. L'opinion publique ne manquera pas (et cela malgré les déclarations contraires que votre Grandeur se ferait sans doute un devoir de formuler) de voir la révocation de son directeur comme un désaveu épiscopal du journal lui-même. Et alors, la série des désabonnements commencera, les actionnaires réclameront le remboursement de leurs mises. Ce sera une débâcle. Qui sait même si la dissolution de la société ne sera pas demandée par la grosse majorité de nos 120 actionnaires, entrés au «Patriote», pour la plupart grâce aux pressantes sollicitations de l'abbé Pon ? «Chose plus grave : la débâcle que nous prévoyons entraînera la disparition non seulement du «Patriote», mais encore celle des deux hebdomadaires annexes («Le Petit Béarnais» et «La Croix des Basses-Pyrénées»), soit plus de 30.000 journaux lancés chaque semaine dans notre département. «Nous entendons déjà les cris de joie de l'«Indépendant» et de la Préfecture qui, pendant près de 15 ans, n'ont eu qu'un souci : discréditer l'abbé Pon, afin de jeter à terre l'œuvre qu'il avait si péniblement construite. Ce n'est pas tout, il y a une autre conséquence à envisager.

Votre Grandeur a peut-être connaissance du projet que nourrissent MM. de Gontaut, Pradet-Balade et de Lassence, de transformer « le Républicain Béarnais » hebdomadaire, organe du parti progressiste, en un grand journal quotidien départemental. Cette entreprise n'a été empêchée jusqu'à présent que par l'existence du «Patriote». Rien ne mettrait plus d'obstacle à sa réalisation, le jour où le «Patriote» viendrait à disparaître par la dislocation de ses abonnés. La plupart de ceux-ci n'iraient certainement pas au journal d'opposition dy-

nastique et notre œuvre de presse catholique n'aurait ainsi abouti qu'à faire le lit au journal progressiste ! Qu'il me soit permis, Monseigneur, à propos du groupe progressiste de déclarer à votre Grandeur qu'on l'a induite en erreur lorsqu'on lui a parlé d'un projet ayant pour tout objet de mettre le « Patriote » à la disposition de ce parti. Je puis confirmer à votre Grandeur qu'il n'a jamais été question d'une avance de cette nature, de notre part tout au moins. Mais votre Grandeur pourrait peut-être penser que nos prévisions sont trop pessimistes pour être exactes ? Voici un incident qui semble au contraire, les justifier pleinement. « Votre Grandeur se rappelle que, au cours de notre entretien à Bayonne, je n'avais pas pu lui donner l'assurance de l'entrée de M. Pages au journal, comme rédacteur en chef. Sitôt rentré de Pau, j'ai appris avec joie que le jeune avocat-publiciste s'était décidé à accepter nos conditions, il ne restait plus qu'à rédiger la convention et à la signer de part et d'autre. Or, M. Pages, que l'abbé Pon avait cru, loyalement, devoir mettre au courant de la nouvelle situation, me fait savoir que le départ de l'abbé Pon remettrait pour lui toutes choses en question : la présence de M. l'abbé Pon au « Patriote » ayant été une des principales raisons de son acceptation. Et voilà donc que, sur le seul bruit du départ de l'abbé Pon, la crise de la rédaction se trouve subitement rouverte... Et ici, je crois devoir répondre à une préoccupation de votre Grandeur en affirmant que le programme de M. Pages avait été approuvé dans toutes ses lignes essentielles, par l'administration du journal et par l'abbé Pon. Toutefois, il n'est jamais entré dans la pensée du Conseil d'Administration de confier la direction du « Patriote » à M. Pages, ce jeune écrivain n'ayant, malgré son incontestable talent, été choisi comme rédacteur que dans l'hypothèse où il trouverait à côté de lui, au-dessus de lui, M. l'abbé Pon.

Je termine, Monseigneur, cette lettre dont votre Grandeur voudra bien excuser la longueur. Si je n'avais craint d'abuser de votre indulgence, je vous aurais exposé les embarras d'ordre financier qui vont surgir, ou plutôt qui ont déjà surgi, mais dont le départ de l'abbé Pon aggraverait subitement l'acuité.

Si votre Grandeur en exprimait le désir, nous serions heureux, M. Butel et moi, de fournir sur ce sujet à votre Grandeur toutes explications utiles. C'est avec une véritable angoisse que nous envisageons, mes amis et moi, le jour où la nouvelle du départ de l'abbé Pon, révoqué par son évêque, deviendrait officielle. »

Réponse de Monseigneur Gieure

Messanges, le 13 octobre 1907

Monsieur le Comte.

Ce que vous dites dans votre lettre, je le savais déjà pour l'avoir appris de M. l'abbé Pon.

Permettez-moi d'ajouter que là n'est pas la question. Il ne s'agit pas en ce moment de me démontrer que le « Patriote » ne doit pas disparaître. Je n'ai jamais eu la pensée de tuer ce journal. J'ai dit à plusieurs et à vous-même que ce journal devait vivre et que j'avais le vif regret de ne pouvoir travailler à sa diffusion. Il ne s'agit pas non plus de modifier sa ligne politique. J'ai dit et je répète que j'approuve qu'il se placât sur le terrain constitutionnel, et qu'il devait s'y maintenir, donnant un démenti à ceux qui, pour impressionner ou égayer certains esprits, à se donner à eux-mêmes le rôle facile de plus d'orthodoxie que leur Evêque, osaient insinuer le contraire. Toute la question, et il n'y en a pas d'autre, est de savoir si je peux tolérer à la tête d'un journal catholique, un silence voulu, par des rapprochements perfidement ménagés. Mettre en échec les directives de son évêque, en tout cas, témoigne qu'il ne les accepte pas, qu'il entend en suivre d'autres, les siennes.

Vous-même, dans votre lettre ainsi que M. Butel me disiez que c'est là le point délicat. Dans notre entrevue à Bayonne, vous êtes convenu que dans telle ou telle circonstance, le « Patriote » s'était mis en opposition avec son Evêque. C'est cela qui ne peut toujours durer. Qu'un catholique laïque en agisse ainsi, c'est toujours fâcheux, mais il n'y a à cela qu'un mal relatif. Quand c'est un prêtre, c'est plus grave.

Vous dites que M. Pon veut une entrevue. C'est inutile. J'ai provoqué moi-même de ces entrevues ; je les voulais bienveillantes et efficaces. Je n'ai rien obtenu. Une première fois, à Bayonne, je lui confiai le désir de Rome que l'on

se plaçât sur le terrain de l'action libérale. Cette consigne avait été donnée aux 14 évêques nouveaux, pour qu'elle fût portée dans leur diocèse. Les 14 évêques s'inclinèrent, quelles que fussent leurs préférences ou leurs sympathies personnelles. M. Pon éclata en invectives contre l'Action libérale, et naturellement, son journal ne changea en rien sa ligne de conduite. Il faisait à sa tête, plus sage que tous, plus sage que Rome. Ne m'a-t-il pas dit que, le réduirait-on en poudre, dans cette poudre on le retrouverait tout entier ? Cette obstination donne la mesure de ce que je pourrais obtenir. D'ailleurs, il y a un Conseil d'Administration au «Patriote». Lui seul est responsable. C'est lui qui maintient M. Pon à la direction du journal. Si le Conseil l'exigeait, M. Pon s'inclinerait ou il devrait se retirer.

De mon côté, il ne m'est pas permis d'oublier que M. Pon a déjà éprouvé les sévérités de ses Supérieurs pour un manque de respect dans son journal, vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique. En outre, si je feuilletais la collection du «Patriote», il me serait trop aisé d'y retrouver, passionnément reproduits et défendus, les enseignements d'une école aujourd'hui condamnée. A cette heure où Pie X nous oblige à veiller de très près à ce que soient maintenus partout l'intégrité de la croyance chrétienne, le respect de la hiérarchie ecclésiastique, vous comprendrez mes craintes. En résumé, un prêtre est le directeur politique du «Patriote», de par la permission des Evêques de Bayonne. Ce prêtre a des idées personnelles en politique, en religion, en économie sociale, sur les œuvres catholiques. Ces idées, il les a soutenues, défendues, dans son journal, sans se soucier de ce qu'en pensait l'ordinaire ; quelques fois en affectant de la sympathie pour des œuvres ou des idées que n'approuvait pas l'évêque ; certaines fois en se taisant sur les œuvres et les idées recommandées par lui. Cette dualité dans le diocèse doit prendre fin. Là où se trouve le prêtre, il faut qu'on trouve l'évêque.

Si le Conseil d'Administration approuve M. Pon, et je serais porté à le croire après la lettre de M. Butel, et la vôtre, d'autres que M. Pon porteront devant le public cette responsabilité. Si loyalement, sans restriction, sans de ces perfidies dissimulées pour qu'au besoin on puisse les désavouer ou en contester la malice, le «Patriote» fait écho aux directives de l'évêque, ne s'en écarte pas pour en prôner d'autres : si le «Patriote», sur certaines questions, ne s'enveloppe plus de silence, ce qui, à juste titre, était tenu pour une critique, une défaveur, tout au moins de l'humeur ; si désormais le Patriote prêche de plume et d'exemple l'union gardant sans doute ses positions sur le terrain constitutionnel, et acceptant sans hésitations les pouvoirs établis, mais cessant de jeter l'anathème contre les catholiques qui ne pensent pas comme lui, et ménageant trop souvent les ennemis de l'Eglise ; si le «Patriote», comme il convient surtout à des prêtres, tend la main à droite et à gauche pour réunir un plus grand nombre d'adhérents, jamais violent, de parti-pris ou acrimonieux pour personne ; si le «Patriote» enfin se montre par son attitude habituelle fièrement catholique, ne cherchant pas à se faire pardonner sa foi par des atténuations ou des réticences, ne visant pas à mériter l'approbation de ses adversaires par des attaques, contre d'autres catholiques.

En un mot si le «Patriote» devient un journal pleinement catholique, sans refléter ni passions ni rancunes personnelles, s'il est soumis sans arrière-pensée, joyeusement à son évêque, je permettrai de poursuivre l'expérience ; je laisserai M. Pon à la tête d'un tel journal. Mieux que cela, et je vous l'ai dit à Bayonne, je serai heureux de favoriser la diffusion d'un tel journal dans mon diocèse .

Buste de l'Abbé PON sculpté par Ernest Gabard



Cadrans solaires en Vallée d'Aspe

Il existe dans la vallée quelques cadrans solaires anciens, malheureusement très dégradés pour la plupart. De certains on ne trouve qu'un vague tracé, pour d'autres ne subsiste que l'emplacement voire même un simple témoignage oral ou photographique de leur existence. Heureusement quelques-uns sont encore visibles et témoignent d'une période durant laquelle, à l'instar d'autres régions montagneuses, les cadrans solaires participaient, si ce n'est d'une nécessité pratique, d'une culture esthétique populaire originale et d'une compétence technique certaine nécessaire à leur tracé. Actuellement, le tracé des cadrans solaires connaît un nouvel engouement sur les édifices et dans certains lieux publics. De par leurs originalités, ils sont sujets de curiosité décorative, voire scientifique et astronomique. On peut penser que les cadrans anciens avaient peut être un intérêt de repère temporel, mais certainement devaient aussi être une marque de distinction sociale ou culturelle signalée. Quelques régions, en particulier montagnardes (Briançonnais, Queyras, Haut-Aragon,...), ont préservé par nécessité, par goût esthétique et attachement culturel de très beaux cadrans solaires, surtout des cadrans verticaux tracés sur des façades orientées au sud. En Aspe il est assez remarquable de constater que la vallée conserve un certain nombre de cadrans solaires anciens (XIXe siècle?) alors que les vallées voisines n'en connaissent pas ou peu. Il est vrai que la Vallée d'Aspe n'a pas de sommet bien identifié, pas de Pic du Midi dans l'axe de sa méridienne comme c'est le cas de certaines vallées voisines avec les Pic du Midi d'Ossau, d'Arrens ou de Bigorre. Mais ceci n'est certainement pas la seule raison de cette originalité. Il existe une grande variété de tracés de cadrans, tous utilisant l'ombre portée d'un objet (le plus souvent une baguette métallique: le style ou gnomon) sur un plan étalonné, le cadran de lecture de l'heure solaire. Les plus fréquents sont des cadrans verticaux ou, plus rares, des cadrans horizontaux. Dans la Vallée d'Aspe on en connaît des exemplaires de chaque. Généralement, les cadrans verticaux sont tracés sur des façades exposées au sud et sont dits déclinants quand ils ne sont pas rigoureusement face au sud, ce sont les cas les plus fréquents. Chaque cadran nécessite un tracé spécifique tenant compte de la déclinaison et longitude de son lieu d'installation.

On peut remarquer que les témoignages de cadrans verticaux anciens se situent dans l'axe de la Vallée. On les trouve à Eysus (église), Arros (maison), Bedous (maison dans le village, château Lassale, maison isolée), Jouers (chapelle et maison), Accous (deux maisons). Enfin, un beau cadran horizontal (plus à sa place) existe à Bedous ainsi que le témoignage d'un autre très semblable disparu depuis peu. Peut-on supposer qu'un ou plusieurs cadraniers aient exercé leur art dans la Vallée à une certaine période? Cela est fort possible à l'observation de certains tracés qui se ressemblent, à leur apparente conception et décoration. Y a-t-il eu un ou plusieurs commanditaires et à quelle époque?

Les cadrans verticaux

Ils sont souvent de même facture, assez grands en façade, méridionaux ou légèrement déclinants, tracés sur un crépi lisse étalé, différent de



Maison Bordenave-Laplace à Jouers

celui du mur qui les porte. Leur style métallique se termine par une ferronnerie en forme de lance. Ce sont ceux de la chapelle St-Saturnin de Jouers, celui sur la maison Bordenave dans la rue du même hameau et ce qui reste de celui de la maison Despourrins à Accous. Egalement, on peut les comparer à celui de l'église d'Eysus et à celui dont témoigne la photographie ancienne d'une maison d'Accous (vers 1950), cadran aujourd'hui disparu. Il semble qu'on peut les rattacher à une même conception de tracé, auquel on

pourrait ajouter ceux d'anciens cadrans que l'on devine encore de nos jours au Château Lassalle à Bedous et peut-être à la maison Mauhourat à Suberlaché. Le cadran de la Chapelle St Saturnin, le plus connu, est de belle facture et imposant. Il est décoré d'une frise en

tion latine qui aurait disparue) sur le cadran de la chapelle de Jouers. Mais ne s'agit-il pas plutôt d'une erreur d'attribution ? Ne serait-ce pas plutôt à cette maison Bordenave que se rapporte l'inscription ? Les trois cadrans, ceux de la Maison Despourrins, de la chapelle de Jouers et de la maison Bordenave ont un style identique terminé par un fer de lance ajouré élégant. On peut penser qu'au moins ces trois-là datent de la même époque et furent conçus par un même auteur.



Maison Despourrins à Accous

bordure et de deux serpents dont la symbolique sur un monument religieux peut être diversement interprétée. Le cadran de la rue de Jouers, sur la maison Bordenave (cette maison est la maison natale d'un prêtre du XIXe siècle, le curé Lacaze) possède le même style lancéolé que celui de la chapelle. Il est orné d'une décoration en frise, un cadre rectangulaire avec fronton arrondi, dans lequel on devine un texte peu lisible sur la partie supérieure et un autre en bandeau. Ce que l'on peut percevoir du graphisme montre une écriture de lettres majuscules très soignée et au départ du style le



Chapelle St Saturnin à Jouers

Le cadran du château Lassalle, dont le style a récemment disparu, ressemblait à ceux de Jouers et d'Accous. Il garde encore quelques lignes de tracés horaire. Celui de la maison Despourrins à Accous, conserve encore en place le style. On pourrait souhaiter sa restauration mais encore serait-il intéressant d'en avoir un témoignage photographique pour ce faire. Cette maison est dite aussi "le couvent" par certains anciens du village. Le cadran disparu d'Accous dont témoigne la photo de la colonie de vacances de 1950 était tracé sur la maison occupée par la Congrégation des Filles de la Croix (d'Igon près de Nay) qui enseignaient aux jeunes filles entre autres la couture et le tricot, mais aussi étaient chargées du catéchisme à une époque plus récente. Ce bâtiment se trouvait au bas de la rue centrale à Accous, sur la droite en descendant de la mairie juste avant la maison de la famille Lacaste. Le cadran de la maison Mauhourat (isolée dans la «plaine» de Suberlaché) et qui, à l'origine, devait être tracé sur le mur, suite à sa disparition, a été remplacé par une ardoise modeste sur laquelle on devine une vague gravure horaire. Il reste le style, morceau de fer déformé. Trouve-t-on dans



Cadran chateau Lassalle à Bedous

monogramme trilitère grec IHS surmonté d'une croix. Pourrait-on retrouver à partir d'une photo ou d'autre source le contenu exact de l'inscription? Un témoignage local signale un écrit "OCCASUM" (pouvant être traduit par "temps favorable", reste d'une locu-



Ancien couvent à Accous

cette “ restauration ” maladroite la nostalgie émouvante du tracé original? L'actuel propriétaire a eu soin de remettre une ardoise en place après sa chute. Cette maison –possible reliquat de ce qui est dit abbaye de Saint Jean de Laché_– faisait partie d'une grande parcelle de terre signalée de ce nom sur le cadastre Napoléon. Transformée récemment, la propriété appartenait à des dames d'Uzos. Cette maison a pour voisine la grange Salie et ses sources (dont une réputée salée) ayant servi à des soins curatifs. Si on prend en compte les cadrans de Jouers, Accous, Suberlaché, les bâtiments sur lesquels ils sont placés et leur facture, suggèrent qu'ils ont été construits à une même époque (XIXe?), par un même cadrancier et peut-être à l'initiative d'un ecclésiastique.



Hotel Pourtalet à Bedous



Maison Mauhourat

Des autres cadrans verticaux, il faut signaler le cadran discret et original au départ de la route d'Osse à Bedous. C'est un cadran méridional sur le bâtiment de l'ancien Hôtel Pourtalet (actuellement boucherie Lespoune). Assez petit, il est sûrement le plus précis pour la lecture de l'heure solaire et en bon état de conservation, malgré le décor effacé par le temps et non repris lors de la restauration du bâtiment. Il diffère de tout

ce que l'on peut percevoir des autres cadrans. Placé en hauteur, donc plus inaccessible, l'orientation du style n'a pas été modifiée, d'où certainement sa fiabilité. A ces cadrans verticaux anciens, on peut adjoindre celui de la Maison Apathie à Jouers. Le style en forme de lance rappelle le style des autres cadrans du hameau, mais il est peu fidèle quant à l'heure qu'il indique et semble avoir pour origine un souci surtout décoratif. Il en est un autre, datant de la première moitié du siècle passé, mais tracé de façon empirique, un jour de mois d'août. Il se trouve sur la maison Ticoulet au hameau de Lees. S'ils n'ont pas de valeur scientifique, ils possèdent certainement par le souci de leur conservation, un témoignage affectif.

Cadrans horizontaux

Les cadrans horizontaux anciens sont beaucoup moins fréquents, soit qu'ils aient été tracés au sol, soit sur un socle élevé au niveau de la vue, donc plus fragiles parce que moins inaliénables que ceux dressés en hauteur, donc plus facilement dégradables. Il en est un dans la vallée, qui n'est plus à sa place initiale, mais qui est en partie conservé par le propriétaire et préservé. Il est d'un grand intérêt par la qualité esthétique et le contenu écrit de son cadran. Il était composé d'une ardoise gravée surmontée d'un style certainement triangulaire (disparu), enchâssé sur une pierre ronde, elle-même posée horizontalement sur une colonne élégante. Le tout était disposé devant la ferme Bousquet à Bedous. L'ensemble ayant été renversé par le bétail, Monsieur Bousquet a restauré le cadran qui a été retiré de son emplacement initial et mis à l'abri. Par contre la colonne est toujours sur le site. Le gnomon, certainement triangulaire, a été perdu. La décoration de ce cadran, qui ajoutée à la qualité du tracé astronomique, est un témoignage intéressant,

familial certainement, mais aussi culturel et social. Est gravée en cercle la généalogie de la famille Bousquet, bien connue localement, et son évolution sociale, en ces termes: "François Bousquet fermier ici l'an 1750 maître en 178. génération fils aînés Pierre décédé François 1781 ...". L'auteur a voulu té-



Maison Bonnemaïson à Arros

moigner ainsi de l'évolution sociale de son état. De plus une inscription dessinant un cœur est une devise exprimant sagesse paysanne, dit ceci: "Connaissons-nous nous-mêmes Fuyons procès et dettes, Soyons prudents." Et l'auteur -le commanditaire- a signé et daté au centre du dessin du cœur; "Jn-Pr Bousquet l'an 1861". Intérêt supplémentaire de ce cadran: les décors, gravés aux quatre angles de l'ardoise avec grand soin et adresse, sont exactement l'identique copie d'un motif qui orne le cadran solaire dessiné sur la fa-

çade de l'église d'Eysus. Il est fort à penser que le cadranier de ces deux réalisations est la même personne et qu'elles datent de la même époque. Peut-on extrapoler pour les autres cadrans locaux? Un autre cadran horizontal a été décrit tel que celui de la maison Bousquet par un voisin qui l'a connu en place dans le jardin de la maison Estibaute, charpentier de Bedous. L'ardoise, avait été abritée dans la maison mais aurait disparue au moment de la vente de la maison. Egalement, un cadran horizontal complet sur ardoise, mais moins décoré, est posé sur une colonne très ressemblante. Il est en place dans un jardin d'une maison du quartier Sainte-Marie à Oloron. Sa ressemblance est surprenante avec celui de Bedous et on peut penser qu'il est la réalisation d'un même auteur.

En conclusion

Les cadrans solaires sont le témoignage d'une culture pratique, esthétique, scientifique, parfois d'une affirmation sociale. Ils sont fragiles et ont souffert de réhabilitation des habitats. Il est important de respecter et préserver ceux qui restent, peut-être de les restaurer. Ils sont fragiles et se dégradent vite. Le crépi de celui de St-Saturnin de Jouers se détache, ailleurs ils s'effacent. Peut-être y a-t-il quelque part des documents ou photos qui témoignent de leur existence passée, de leur état initial? Leur connaissance serait d'un grand intérêt.

Francis Castéra



Eglise d'Eysus



Cadran horizontal à Bedous



Colonne qui soutenait
le cadran



En septembre 1947, c'était aussi la rentrée à Bedous.

En haut de gauche à droite : P. Bouzon, Pierrot Lacoudanne, J. Chourrout, Maria Chourrout, Jeanne Bertotti, Marinette Cauhapé, S. Garcia, Jean Dufraisse, Marie Nouqueret, Jean Casteigbou

En haut, deuxième rang, de gauche à droite : J. Bouzon, Jeannine Lacoudanne, Françoise Lacoudanne, Madeleine Lacoudanne, Ginette Ricoy, Thérèse Pourtalet, Henriette Pourtalet, R. Soret, Rosette Dufraisse, Madeleine Nouqueret (?), Roger Couet, Marie Thérèse Arreteig

Troisième rang, de gauche à droite : Yvette Osté, Jeanne Aïn, Jean Aïn, Ed. Aïn, A Casaurang, Claudette Ambroise, M. Labarrère, Marcel Pétris, Pierre Dufraisse, J. Moulia, R.J. Soret, Etienne Vignau

En bas dernier rang de gauche à droite : debout R Salanouve, L. Salanouve, assis Pierrot Pétris, Angèle Pétris, Roger Bertotti, Bernadette Casteigbou, Jeannine Casaurang, Cavéro Jeannine (debout en arrière), Françoise Cavéro (tient l'ardoise), M. Saint-Bois, Philippe Saint-Bois, Daniel Dufraisse, Jeannot Nouqueret, Couet

(Photographie fournie par Mm Lasfargues de Bedous)



Vers septembre 1910, un mariage à Cette (document Camillienne Laccourreye).
Pouvez-vous nous aider à identifier les acteurs de cette photographie de mariage.